

LES PATURAGES DES ALPES.

Le nom d'*Alpe*, pris dans son sens étroit, désigne les pâturages des montagnes où les bergers conduisent le bétail pendant l'été, et où ils préparent le beurre, le fromage et le petit-lait. Ces alpes dont les arêtes des rochers forment les limites naturelles, ou qui sont séparées par de petits murs et des palissades, sont ou communes ou particulières. « Ceux qui ont part aux premières, dit Lutz (*Dictionnaire géographique et statistique de la Suisse*), ne peuvent, dans la règle, y mener que la quantité de bétail qu'ils nourrissent pendant l'hiver. La part de chaque propriétaire de bétail au produit d'une alpe se calcule de différentes manières : la plupart du temps, c'est en proportion du lait pesé ou mesuré que ses vaches fournissent à la masse commune. Ordinairement le produit d'une alpe se calcule d'après sa grandeur et sa bonté, et le nombre des vaches qu'elle peut contenir est fixé par des ordonnances. L'étendue de terrain nécessaire pour nourrir une vache dans un temps donné se nomme *stoss* dans la Suisse orientale, *rinderweide* ailleurs, *paquier* dans le canton de Fribourg. Ainsi on dit : « Cette alpe a cent *stæs* » ou *paquiers*. » Dans d'autres contrées, on se contente de dire : « On peut *estiver* (*sayen* dans les cantons allemands) » tant de vaches. » La plupart des alpes sont divisées en *staffel* (*læger* dans le canton de Berne); il y en a ordinairement trois, dont le plus élevé n'est pas occupé avant le mois d'août. Le foin que l'on recueille dans les endroits inaccessibles au bétail porte le nom de *wildheu*, et ceux qui font cette récolte dangereuse s'appellent *wildheuer*. A ces hauteurs croît une herbe fine, verte, aromatique, la meilleure de toutes pour le bétail. Les montagnards de la Suisse ou du Tyrol vont la chercher jusque sur les sommets les plus abrupts, en s'aidant du bâton ferré et des crampons dont

leurs chaussures sont munies. Pour cette moisson, ils se servent non plus de faux, instruments qui seraient trop incommodes sur ces pentes dangereuses, mais de petites faucilles. »

Les pâtres qui conduisent les troupeaux dans les montagnes y habitent des chalets construits en bois et dont le toit de bardeaux est chargé de grosses pierres. Dans les régions les plus élevées, ces habitations ne sont que des pierres entassées ; dans quelques endroits seulement on trouve des hangars où le bétail se réfugie pendant le mauvais temps et où l'on traite les vaches.

La rude vie des *chaletiers* a été décrite par Tschudi dans son bel ouvrage sur *les Alpes*. Les mêmes mœurs peuvent être observées dans les montagnes du Tyrol. Voici ce qu'en dit M. X. Marmier dans son *Voyage en Allemagne* : « Les hommes chargés de veiller sur les bestiaux s'installent sur les montagnes dans de misérables cabanes en bois, garnies tant bien que mal de mousse dans leurs interstices, ouvertes de plusieurs côtés et souvent encombrées de neige. Il n'y a là qu'un grand foyer carré, élevé à deux pieds du sol, qui sert à la fois d'âtre, de banc et de table. On couche sur la terre nue, et chaque samedi soir les gens du village envoient à cette colonie la provision de pain et de farine pour la semaine. A part celui qui leur apporte ces aliments, les habitants de la *senne*, c'est-à-dire du chalet, restent des mois entiers sans voir âme qui vive. Si le temps est beau, les troupeaux restent nuit et jour dehors ; mais parfois il survient des orages, des temps de pluies et de brouillards qui obligent les bergers à faire rentrer tout le bétail à l'écurie. Alors il faut pourvoir à sa nourriture ; il faut s'en aller dans les lieux les plus escarpés, jusqu'à la pointe des rocs, arracher un peu d'herbe. Dans ces pénibles entreprises, le Tyrolien prend ses chèvres pour guides. Il les suit d'un pas agile sur la pente des montagnes, au bout des ravins ; mais souvent il ne peut atteindre le point où

elles s'élancent d'un bond léger. Il voit, au-dessus d'un pic aigu, une touffe épaisse de plantes fraîches, et son ardeur se ranime ; il s'y traîne et, s'aidant des pieds et des mains, se cramponne à chaque angle, à chaque saillie du roc, se hisse au sommet, et s'en revient triomphant avec sa gerbe flottante, comme s'il avait conquis la toison d'or. D'autres fois c'est sur les flancs mêmes et dans les ouvertures des rochers glissants, taillés à pic, qu'il voit ondoyer sous ses yeux cette herbe verte dont l'aspect exerce sur lui une sorte de fascination. Point de sentier pour arriver là, pas de place où poser le pied, rien qu'une muraille droite comme un rempart, et le précipice au bas. Mais le désir d'augmenter la provision nécessaire à son troupeau, peut-être aussi même l'attrait de la difficulté, l'emportent sur le sentiment du danger. Il appelle deux de ses compagnons, s'attache à une corde dont ils tiennent le bout, se glisse le long de la rampe périlleuse... Hélas ! chaque année quelque pauvre Tyrolien tombe victime de ces fatales imprudences, et, chose affreuse à dire, ces terribles accidents n'excitent qu'une faible émotion. Les paysans des villages vous racontent paisiblement que tel homme est tombé du haut d'un roc et a été fracassé. Si, au contraire, une vache vient à se perdre dans un précipice, ce sont des lamentations d'une douleur interminable. On parle de l'insensibilité morale que donne la fortune : la misère en produit une parfois bien plus triste et bien plus cruelle. »



Salon de 1863; Peinture. — Fancheurs des Alpes (canton d'Uri, Suisse), par Bachelin. — Dessin de Yan' Dargent.